



Pour Une Pratique Critique De La Traduction En Géographie

Mélina Germes¹

CNRS ADESS
Maison des Suds
12 Esplanade des Antilles
33 607 Pessac – France
melina.germes@cnrs.fr

Shadia Hussein de Araújo

Departamento de Geografia, Universidade de Brasília
Campus Universitário Darcy Ribeiro
ICC Norte
70910-900 Brasília – DF, Brazil
shadiah@unb.br

Pourquoi avons-nous écrit ce texte ensemble en allemand pour le traduire ensuite en Français?² L'une d'entre nous travaille en France et en Allemagne, l'autre au Brésil et ce numéro thématique est publié par une revue internationale de géographie. L'usage voudrait en fait que nous écrivions ce texte en anglais, car l'anglais est aujourd'hui considéré comme *la* langue (scientifique) internationale, la *lingua franca* de notre temps, celle qui nous permet de communiquer et d'échanger avec des collègues du monde entier et d'ouvrir nos perspectives au-delà des



¹ Published under Creative Commons licence: Attribution-Noncommercial-No Derivative Works

² Ce texte est publié en allemand sous le titre « *Für eine kritische Übersetzungspraxis in der Geographie* ». Le texte français fut rédigé par Mélina Germes. Il ne s'agit pas d'une traduction au sens strict – une idée que nous expliquerons par la suite – mais d'une version indépendante de l'éditorial pour les locuteurs francophones. Il existe également une version anglophone du texte, toutes les versions étant publiées dans le même numéro de la revue *ACME*.

frontières nationales³. Et pourtant, c'est l'allemand qui est notre langue commune. Non seulement nous avons fait connaissance dans le système universitaire allemand, mais nous avons aussi toujours travaillé ensemble dans cette langue, que nous maîtrisons toutes deux mieux que l'anglais. Il nous est donc naturellement plus facile et plus agréable de publier en allemand. En même temps nous avons bien conscience que les publications en anglais sont accessibles à davantage de lecteurs/trices et qu'elles sont aujourd'hui généralement attendues pour obtenir un contrat de travail à l'université.

Le fait que nous nous posions presque systématiquement ces questions avant la publication d'un texte est pour nous un signe de l'hégémonie de l'anglais en géographie – une hypothèse qui est le point de départ de ce numéro thématique. De nombreux géographes, anglophones ou non, ont déjà problématisé la domination de la langue anglaise et ses conséquences, comme par exemple le préjudice subi par ceux qui ne maîtrisent pas parfaitement ou pas du tout l'anglais tout comme le manque de reconnaissance et d'attention envers les textes publiés dans une autre langue que l'anglais. Les chercheurs reconnaissent également le danger de la normativité des *journals* anglophones en termes de contenu scientifique ou le danger de l'uniformisation des contextes interprétatifs et des manières de travailler sur le seul modèle du système scientifique anglo-américain (voir par exemple Desbiens et Ruddick, 2006; Paasi, 2005; Milhaud, 2005; Simonsen, 2004 ou Minca, 2000). Une série de travaux cherchent des solutions pour lutter contre cette hégémonie tout en considérant leurs limites (entre autres : Kitchin, 2005; Aalbers 2004; Garcia-Ramon, 2003; Gregson et al., 2003).

Par ailleurs, tout en entérinant la domination de la langue anglaise, plusieurs travaux critiquent fortement la façon dont les débats sur l'hégémonie de l'anglais sont menés. D'une part, ils remettent en question l'idée que l'hégémonie de l'anglais soit intrinsèquement négative (Rodríguez-Pose, 2006) ; d'autre part, ils montrent que les discussions sont essentiellement menées depuis des positions européennes et privilégiées (Best, 2009), et que, fondamentalement, il ne s'agit pas d'une hégémonie anglophone, mais d'une hégémonie occidentale (Timár 2004).

Avec ce numéro thématique, nous souhaitons reprendre des discussions qui remontent parfois jusqu'au début des années 1990 et les poursuivre de manière productive. En partant du constat, premièrement, que la communication internationale exige une langue commune et deuxièmement, que les hégémonies linguistiques produisent constamment des relations de pouvoir asymétriques, nous consacrons ce numéro thématique à la question suivante : dans quelle mesure la traduction, en tant que pratique critique, peut-elle être une réponse à une telle hégémonie et comment peut-elle la faire vaciller ? Notre questionnement s'intéresse principalement aux pratiques de publication et de traduction écrites.

³ Gutiérrez et Lopez-Nieva (2001) discutent de la pertinence de l'anglais comme critère (ou non) de l'internationalité pour les revues scientifiques.

De l'hégémonie contemporaine de l'anglais

Le statut de l'anglais comme langue scientifique internationale s'explique entre autres par le fait que, depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, à la suite de la transformation des rapports de force géopolitiques, l'anglais est devenu *la* langue internationale, considérée comme la plus importante dans tous les domaines. Les processus de décolonisation (formelle), de la fin de la Deuxième Guerre mondiale, du conflit Est-Ouest, de la chute du bloc de l'Est et la domination politique et économique des Etats-Unis à l'échelle globale ont participé de manière décisive à cette évolution (voir Milhaud, 2005 ; Timár, 2004). Le géographe anglo-américain Chauncy D. Harris montre très clairement, dans son article "English as international language in geography" à propos du Congrès de l'Union Géographique Internationale (UGI), comment l'anglais s'est imposée parallèlement à ces événements internationaux comme langue scientifique internationale en géographie. Même si les langues de présentation autorisées à l'UGI entre 1960 et 2000 étaient seulement le français et l'anglais, le français a toujours perdu du terrain au fil des années au profit de l'anglais. Il n'est pas non plus étonnant que depuis le premier congrès de l'UGI en 1871 à Anvers et jusqu'à avant la Deuxième Guerre mondiale ce soient les langues coloniales européennes – et ainsi les représentantes de la modernité européenne – qui aient été utilisées (voir également à ce sujet Sidaway 2008; Johnston et Sidaway 2004)⁴. Les langues des présentations scientifiques ont par ailleurs également varié, d'un congrès à l'autre, en fonction des régions du monde où ces derniers avaient lieu (Harris, 2002, 675sq.).

Il est évident que l'hégémonie d'une langue scientifique ne peut pas être uniquement expliquée par l'ordre géopolitique du monde. Mais la relation entre langues scientifiques et ordre géopolitique est tout de même très pertinente car le statut d'une langue internationale peut changer avec l'évolution des rapports de pouvoir sur la scène internationale. Dans le contexte où depuis les années 1990, il est de plus en plus question de l'effondrement du monde bipolaire (ou même unipolaire), de l'apparition d'un système multipolaire, des BRICS, de la dissolution des modèles centre-périphérie, d'un développement fragmenté et d'une glocalisation ou encore de postmodernité, de postdéveloppement et de critique postcoloniale, alors il apparaît tout à fait évident que l'anglais comme langue scientifique hégémonique soit mise en question et que l'on plaide pour une plus grande diversité linguistique.

Notre projet n'est pas de mettre la "méchante langue hégémonique" au pilori, mais au contraire la concevoir comme hégémonique au sens du poststructuralisme et de la théorie des discours (Laclau et Mouffe, 1985). Cette langue ne nous est pas imposée de manière autoritaire, elle n'est pas non plus la

⁴ Les langues officielles du Congrès étaient le français, l'anglais, l'allemand, l'italien, le portugais et l'espagnol (Harris, 2002, 675sq.), à l'exception du hollandais, l'une des grandes langues coloniales européennes.

langue scientifique dominante établie une fois pour toutes. L'expression de l'hégémonie réside plutôt dans notre acceptation de l'anglais comme la langue (scientifique) internationale la plus signifiante. Ce statut peut certes être solide et durable, il n'est pourtant jamais complètement achevé et il peut être mis en question par des événements et des transformations géopolitiques, économiques ou encore culturelles, il peut être mis au défi par des alternatives et il peut être remplacé par un autre système sur le long terme. C'est en raison de cette conception que nous promouvons une attitude critique envers l'hégémonie des langues scientifiques et envers les rapports de pouvoir asymétriques qu'elle (re)produit dans les sciences ; pour cela, nous nous demandons en quoi la traduction peut être effectivement une pratique critique.

Le pouvoir de la traduction

Selon les théories sur la traduction, celle-ci ne doit pas être conçue comme un simple transfert de signification d'une langue à une autre. Il s'agit au contraire de textes hybrides qui résultent d'inévitables écarts de signification. Cette idée découle du postulat que le texte original, le traducteur et le texte traduit sont toujours irréductiblement situés (Toury, 1982). Cette situation s'exprime dans différents contextes : celui, général, des contraintes de grammaire et de lexique, celui des systèmes de représentations, culturels et idéologiques, celui des buts, des finalités et des stratégies de la traduction tout comme celui de la compréhension, du savoir, des attentes et des compétences du traducteur ou enfin celui des traditions de traduction dans la langue d'arrivée. Dans le contexte des textes scientifiques, s'y ajoutent les règles du discours scientifique, les finalités de l'enseignement et de la recherche, les conditions financières et, surtout au niveau international, ce que Kirsten Simonsen appelle "l'économie politique des publications internationales" (Simonsen 2004, 525). La traduction ne concerne ainsi pas seulement la langue au seul niveau linguistique, mais elle touche à tous les aspects de la culture scientifique, dont le choix des thèmes et des terrains de recherche tout comme l'étude, la présentation et la contextualisation des résultats scientifiques (voir à ce sujet Gregson et al. 2003, 6). Ce contexte, englobant l'original, le traducteur et le texte traduit, est soumis à des transformations permanentes dépendant des étapes de la traduction elle-même (Iser, 1994) – et pourtant, le regard sur "l'autre", "l'autre langue", "l'autre culture scientifique" reste toujours prisonnier du contexte "propre" (Frow, 1995). Ainsi, il n'est pas possible de traduire parfaitement un texte, mais il faut se contenter de trouver un entre-deux. Cette position ouvre premièrement un nouvel espace de négociation des représentations et des significations, et comprend un moment créatif, celui où une passerelle entre "l'Un" et "l'Autre" est construite. Deuxièmement, cet entre-deux recèle également une dimension destructrice, car une traduction ne peut jamais être entièrement réussie et implique toujours une transformation de l'original (Venuti, 2003 ; voir également Ribeiro, 204, Husseini de Araújo, 2011, 116sq.).

La traduction associe la destruction de sens et la construction de passerelles : que signifie alors cette ambivalence pour la conception de la traduction comme pratique critique ? Quel est son effet par rapport aux langues scientifiques hégémoniques ? Cette ambivalence signifie d'abord qu'il s'agit avec la traduction d'une pratique de pouvoir ; un pouvoir qui se manifeste d'abord dans les différentes étapes de la traduction : dans le choix de ce qui doit être traduit, de quelle en quelle langue, et de quelle manière (Husseini 2009 ; Tymoczko et Gentzler, 2002). Cela vaut autant par exemple pour les traductions d'œuvres fondamentales que pour les pratiques quotidiennes de traduction et de publication des chercheurs, qui lisent, entendent, parlent et publient leurs résultats dans une langue différente de leur langue maternelle. Notre thèse est que ce pouvoir peut d'une part faire office de "contre poison", afin de dévoiler, de déstabiliser et peut-être aussi d'altérer les rapports de pouvoir asymétriques que les langues scientifiques hégémoniques produisent dans les contextes académiques internationaux. L'émergence d'un nouvel espace pour des langues, des contenus, des interprétations et des pratiques scientifiques alternatives est ainsi rendu possible. D'autre part, le pouvoir de la traduction recèle également le danger de stabiliser la langue hégémonique dans sa position et, lorsque les traductions sont pratiquées sans réflexivité, d'engendrer toute une série d'effets problématiques.

Décentrage de la langue scientifique hégémonique comme référence principale des traductions

Le choix des textes à traduire et surtout la direction de la traduction sont particulièrement significatifs : il est évident que les traductions unilatérales *depuis* ou *dans* la langue hégémonique internationale participent plutôt à sa stabilisation qu'à sa déstabilisation. Cette tendance peut être illustrée grâce aux pratiques de traduction d'œuvres fondamentales de géographes internationaux. Prenons par exemple deux scientifiques, qui ont participé en grande mesure à la géographie critique et qui ont tous deux été récompensés par le *Prix International de Géographie Vautrin Lud*⁵ : David Harvey, géographe britannique installé aux Etats-Unis, et Milton Santos, géographe brésilien. Alors que de nombreuses œuvres de David Harvey ont été traduites de l'anglais en allemand, aucune ne l'a été de Milton Santos en allemand.

Au-delà de la traduction d'œuvres fondamentales, on observe une autre tendance à traduire les textes de manière unilatérale – et ce de manière encore plus flagrante – dans la pratique des chercheurs. Un simple coup d'œil aux listes de publication de géographes allemands ou français suffit à constater que l'anglais est de loin la première langue étrangère dans laquelle on traduit (et publie) ses

⁵ Le prix international de Géographie Vautrin Lud est considéré comme la distinction internationale la plus prestigieuse dans le domaine de la géographie et a été décerné pour la première fois en 1991, dans le cadre du Festival international de géographie de St-Dié-des-Vosges (France).

résultats. Idéales pour les carrières sont les contributions à des revues anglophones reconnues, bénéficiant d'un bon *ranking* (voir à ce sujet Münch, 2011).

Une pratique critique de traduction devrait alors remédier à ces traductions unilatérales en favorisant une relégation de l'anglais comme référence principale de la traduction, revendiquer des traductions vers et depuis une multitude de langues et, à la façon d'une "écriture collaborative culturellement croisée" ("cross-cultural collaborative writing", Gregson et al., 2003, 13), d'une manière à créer les conditions de dialogue et d'échanges multilingues. De telles tentatives ont déjà été expérimentées au cours de quelques conférences internationales, comme par exemple aux conférences de l'*International Conference for Critical Geography* (ICCG), où le multilinguisme était explicitement le bienvenu, où des sessions entières ont été tenues dans d'autres langues que l'anglais et des traductions simultanées et spontanées ont été mises en place (à ce sujet, voir Desbiens et Ruddick, 2006, 5). Même si tout ceci ne put être organisé qu'en petite ampleur et que les contributions anglophones furent de loin les plus nombreuses, la volonté des participants d'entretenir une relation créative avec la diversité des langues fut tout de même exaucée. En ce sens, les colloques constituent un bon début en ce qu'ils créent un espace pour la rencontre et l'appréciation de la diversité des contextes linguistiques.

Les espaces de rencontre qu'offrent certains colloques internationaux contribuent finalement aussi à initier une écriture collaborative "culturellement croisée", qui s'engage pour des publications communes dans différentes langues et cultures scientifiques, tout comme pour des traductions réciproques de contributions individuelles. En ce sens, nous souhaitons plaider pour le recours plus intensif aux revues internationales qui permettent de publier en plusieurs langues et qui entravent les traductions unilatérales *depuis* ou *dans* la langue scientifique hégémonique (de telles revues, reconnues internationalement et soumises à l'évaluation par les pairs existent déjà en géographie ; voir à ce sujet Garcia-Ramon, 2003). En ce qui concerne la traduction d'œuvres fondamentales de géographes reconnues, une pratique critique de traduction s'investirait pour un choix de textes plus varié et pour une réflexivité sur ce choix, tout comme pour des directions de traduction plus variées – tout en sachant que le marché de la traduction d'ouvrages scientifiques est soumis à une multiplicité de règles et de conditions formulées par les éditeurs et d'autres institutions, sur lesquelles les chercheurs ont individuellement peu d'influence. Une possibilité demeure, celle d'écrire des recensions d'ouvrages de référence d'autres univers linguistiques afin d'éveiller l'intérêt et la curiosité envers ceux-ci (voir entre autres Desbiens, 2002).

Critique réflexive des traductions et de leurs effets

Le pouvoir de la traduction ne se manifeste pas seulement dans le choix de ce qui est traduit, *depuis* et *dans* quelle langue, mais aussi dans les effets de la traduction. Le plus important d'entre eux est la naturalisation, lorsque le texte traduit se présente comme un original et qu'il masque entièrement le fait qu'il est

quelque chose d'autre, de nouveau et d'hybride. Les auteurs se voient donc ainsi attribués une parole qui n'est pas la leur, ce qui, en étroite relation avec les autres effets de la traduction, peut entraîner des problèmes plus profonds. D'après l'écrivain autrichien Thomas Bernhard, "un livre traduit est un cadavre mutilé par un autobus jusqu'à n'en plus être reconnaissable. La traduction est une terrible forme de servitude"⁶ (Bernhard, 1986, 563). De telles "mutilations" se retrouvent dans des textes scientifiques souvent sous forme de concepts théoriques exigeants dont la traduction transforme les connotations théoriques et perd en clarté et en précision, sous forme de notions réputées intraduisibles, comme par exemple *Weltanschauung* ou *Schadenfreude*, ou encore lorsque la beauté d'un texte scientifique est perdue.

Le traducteur scientifique Lawrence Venuti distingue, dans ce contexte, la domestication et l'exotisation (Venuti, 2008 et 2003). La domestication désigne l'effet produit lorsque des notions, des expressions, des passages ou le style sont entièrement adaptés au système de la langue d'arrivée et de la culture scientifique, au mépris de l'ampleur de la transformation du sens et de la "mutilation" qui accompagne cette traduction "assimilante". Des différences significatives peuvent ainsi être complètement abolies et passées sous silence. L'exotisation décrit l'effet inverse. Lorsque les styles d'écriture ne sont pas du tout adaptés l'un à l'autre, lorsque des notions ou des phrases sont conservées dans la langue originale, alors le texte original et la manière de penser sous-jacente comme la culture scientifique sont présentées comme d'autant plus "étranges" ou "bizarre". Selon notre conception de la traduction, il n'est pas possible d'éviter de tels effets (comme d'autres, par exemple les euphémismes et dysphémismes ou les complexifications et les simplifications), car les traductions impliquent des glissements de signification. La question significative est plutôt de savoir comment faire avec ces effets de ces glissements de significations : d'une part comment utiliser ces effets de manière stratégique dans le processus de traduction ; d'autre part, au sein d'une réflexion ou d'une vérification critique des traductions, comment analyser et afficher ces effets – qu'ils aient été appliqués à dessin ou non (à propos de la géographie, voir Filep, 2009 ; Hussein, 2009 ; Müller, 2007).

Pour qu'une pratique de la traduction soit critique, cela implique premièrement de soumettre les traductions personnelles du quotidien scientifique à une réflexion minutieuse ; c'est-à-dire de rechercher et d'exposer (selon les possibilités concrètes rendues possibles par le format de publication) les relations de pouvoir dans lesquelles elles sont imbriquées, les contextes et la stratégie personnelle de traduction, tout comme sur les effets qu'elles induisent. En ce sens, nous plaidons pour la création d'espaces de réflexion plus nombreux, pour une plus grande ouverture envers des langues scientifiques autres que la langue hégémonique, mais aussi pour une plus grande ouverture envers des styles et des

⁶ "Ein übersetztes Buch ist eine Leiche, die von einem Autobus bis zur Unkenntlichkeit verstümmelt worden ist. Übersetzen ist eine fürchterliche Art des Dienens"

formats issus d'autres cultures scientifiques et avec lesquels nous ne sommes pas familiers. Deuxièmement, une pratique critique de traduction implique de ne pas voir dans l'œuvre traduite l'œuvre originale, mais sa traduction, qui est toujours apparue dans un contexte précis, toujours prise dans des relations de pouvoir particulières et qui a toujours subi des glissements de signification et des effets tels que la domestication et l'exotisation. Par conséquent, cela implique également de faire des traductions elles-mêmes des objets de recherche. C'est à cela que ce numéro thématique souhaite contribuer.

Traductions des géographies en English, français et Deutsch

On pourrait se demander pourquoi, dans ce numéro thématique, nous souhaitons étudier la traduction comme pratique critique et comme réponse possible à la langue scientifique hégémonique justement à travers les exemples des géographies en English, français et Deutsch, car le français et l'allemand ne sont pas des langues qui seraient marginalisées ou exclues au niveau international. Sans être en mesure de définir leur position de manière claire et univoque, il est pourtant sûr : dans les modèles dichotomiques, qui tentent de cartographier les langues scientifiques au niveau global – centre/périphérie (Mendizàbal i Riera, 1999), monde occidental/Europe de l'Est (Timár, 2004) ou Occident/Orient (Bhatti, 1997) – elles n'appartiennent ni à la périphérie, ni à l'Est, ni à l'Orient. Au contraire. Le français et l'allemand sont aussi des langues scientifiques internationales et en tant que langues coloniales et impériales elles ont également hérité, comme l'anglais, d'un passé sombre. Grâce à l'interdiction et à la répression des langues locales et régionales dans les régions colonisées, en particulier dans les institutions éducatives et dans le secteur public, les puissances coloniales (surtout la Grande-Bretagne et la France) ont forcé la domination de leur langue propre au détriment de "l'autre" langue, marginalisée (voir par exemple Bochmann, 2011; Steinbach, 2009). L'Allemagne n'a été une puissance coloniale que pour une durée relativement courte, ce pour quoi l'allemand ne joue qu'un rôle secondaire comme langue coloniale. Cependant, la politique linguistique de l'empire allemand puis du national-socialisme expansionniste (sous le nom "Sprachpflege") fut comparable (voir par exemple Simon, 1989).

Le français et l'allemand, tout comme l'anglais, furent considérées au moins jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale dans le monde scientifique comme des langues internationales de première importance. Aujourd'hui encore, le français et l'allemand ont une place en géographie dans au moins une partie des conférences et des *journals* internationaux (à ce sujet, voir : Sidaway 2008 ; Johnston et Sidaway 2004). En fonction du point de vue, elles peuvent peut-être être considérées comme des "provinces" par rapport à l'anglais, comme Houssay-Holzschuch et Milhaud (2013) le proposent. Ainsi, ces deux langues sont sans aucun doute subordonnées mais également reconnues et même dans certains contextes ou domaines reconnues comme langues internationales, capables de rivaliser avec l'anglais. Ceci est encore plus vrai pour le français que pour l'allemand (à ce sujet : Mendizàbal i Riera,

1999). On peut ainsi affirmer que la "géographie francophone" – et justement pas la géographie "britannique" ou "anglo-américaine" – est *la* référence centrale dans de nombreux contextes scientifiques locaux, régionaux et nationaux, et ce dans différentes parties du monde. Cela n'est pas seulement le cas dans les états francophones, mais aussi dans d'autres, comme le Brésil, où la France a joué un rôle important pour la construction du système universitaire et où l'influence française est jusqu'à aujourd'hui beaucoup plus sensible que l'influence anglo-américaine dans de nombreuses universités, en particulier en géographie humaine. On peut le constater par exemple au nombre relativement important d'œuvres de géographes français disponibles en portugais – comme les travaux de Paul Claval, d'Yves Lacoste, Pierre George ou d'autres – ou encore au rôle central que joue "l'école française" dans les manuels brésiliens et les ouvrages introductifs à l'histoire de la discipline au Brésil (Moraes 2000a, 2000b und 2003; Moreira, 2008).

Il est compréhensible que des voix sceptiques estiment que le discours sur l'anglais comme langue scientifique hégémonique est essentiellement le fait d'élites européennes qui se considèrent elles-mêmes comme transnationales, multilingues, hybrides et anti-hégémoniques (voir p. ex. Best 2009). Indépendamment de la question de savoir si ce reproche est justifié ou non, nous pensons que ce problème des "élites européennes" peut justement être détourné de manière productive.

Il est difficile de s'étonner que la critique la plus véhémente envers l'hégémonie anglophone est exprimée d'une part par des scientifiques anglophones, d'autre part par des chercheur.e.s dont la langue maternelle est européenne (bénéficiant donc souvent d'une grande communauté linguistique). Car ce sont justement leurs voix qui ne sont pas condamnées au silence par l'hégémonie ; elles ont le pouvoir et la possibilité d'être entendues à l'intérieur du système hégémonique. Un signe en est que tout.e.s les contributeurs/trices à ce numéro thématique sont ancrés dans de tels mondes scientifiques.

Ce numéro thématique se base sur les présentations et les discussions qui eurent lieu lors du panel "*Babel-crisis – Critique through translation ?*" que nous avons organisé avec Jörg Mose et Philippe Kersting dans le cadre de l'ICCG à Francfort sur le Main (du 16 au 20 Août 2011). Le *Call for Contributions* fut certes publié dans différentes langues (entre autres en Chinois (Mandarin) et Catalan) et s'adressait certes à des présentations dans toutes les langues – sans restriction, cependant toutes les propositions qui furent envoyées prirent pour seul objet des traductions entre les géographies anglo-, franco- et germanophones. Ceci n'est certainement pas un hasard ; le focus sur ces trois langues reflète dans une certaine mesure leur position dans le monde académique.

Le focus sur l'anglais, le français et l'allemand fut a posteriori fructueux car l'expérience de traduction accumulée par les géographes entre ces trois langues est très riche. Par ailleurs, les styles de pensée respectifs (voir *Hannah et Schlottmann* ou *Hancock*) sont très différents et ils soulèvent pour cette raison des questions

concrètes fondamentales quant à la traduction. L'hégémonie de l'anglais semble même jouer des rôles différents dans les contextes scientifiques allemand et français. Alors qu'elle fait souvent l'objet d'une "diabolisation" dans le contexte français (voir la contribution de *Hancock*), elle passe pour évidente dans le contexte allemand. Ce cadre de discussion, trilingue et tricontextuel, a permis un approfondissement de questions et thématiques précises, ce qui n'aurait pas été possible avec une grande diversité de langues et de contextes scientifiques. Par ailleurs, nous reconnaissons que nous nous exprimons depuis des positions (relativement) privilégiées et que les questions des langues, de la diversité linguistique, de l'hégémonie et de la traduction se posent de façon plus aiguë dans d'autres contextes scientifiques dont les langues occupent une position internationale beaucoup plus marginale. En ce sens nous concevons l'analyse de la traduction comme pratique critique à l'exemple des géographies anglo-, franco- et germanophones comme la première étape d'un projet de plus grande ampleur, qui pourra être en mesure, sur le long terme, de rendre audible des voix de la "périphérie". Au-delà de la simple traduction écrite, l'interprétariat, l'écoute, la lecture et la prise de parole dans une langue étrangère offrent d'autres potentialités et posent d'autres problèmes et sont en ce sens des enjeux fondamentaux pour les recherches à venir.

Le numéro thématique

Le double rôle problématique du traducteur/trice est au cœur de la contribution de *Claire Hancock* "*Traduttore traditore, the translator as traitor*" [*Traduttore traditore, le traducteur comme traître*]. Grâce à l'exemple de la géographie francophone et de sa relation à "l'anglo hégémonie", l'auteure éclaire ce double rôle avec une perspective critique en recourant à ses propres expériences de géographe-traductrice. Elle montre ainsi comment la recherche géographique n'est pas seulement située socialement et politiquement mais aussi quelles en sont les conséquences pour le travail de traduction et de quelles manières est façonnée la "géopolitique de la géographie".

L'article suivant "*Zentrale Orte – Übersetzung als ‚Normalisierung‘ einer fehlerhaften Theorie*" [Les lieux centraux – la traduction comme "normalisation" d'une théorie erronée] par *Karl Kegler* fait de la traduction elle-même l'objet d'une recherche critique. A partir des défauts de la théorie christallérienne, de son rôle central dans l'aménagement de l'espace sous le national-socialisme et de sa faible prise en compte dans l'Allemagne d'après-guerre, *Kegler* montre les répercussions de la traduction du modèle des lieux centraux en anglais et de son acceptation internationale sur la réception en Allemagne. Après ses détours par les géographies anglophones et internationales, les défauts du modèle, comme son application dans l'aménagement de l'espace pendant le Troisième Reich, passèrent inaperçus en Allemagne même. De cette façon, le modèle prit une importance considérable en Allemagne puis fut finalement inscrit dans les plans de développement de l'Etat et lois de la RDA.

Matthew Hannah et *Antje Schlottmann* s'intéressent au défi que représente l'ouverture de la science anglophone grâce à la traduction. Dans leur article "*Fragen des Stils / Questions of style*" [Questions de style], ils conçoivent la traduction comme transfert de contenus entre différents styles linguistiques et styles de pensée, en s'appuyant sur les travaux de Ludwik Fleck (Fleck 1980 [1935]). A partir de ces principes théoriques, ils analysent deux publications, anglophone et germanophone, abordant le thème du "Landschaft / Landscape" [respectivement : paysage] et font surgir les éléments centraux du style de pensée anglais et allemand. Grâce à la référence au concept d'hospitalité de Derrida (2000), ils montrent finalement comment la connaissance et la reconnaissance des différents styles rendent possible le développement de formes d'échange respectueuses qui ouvrent des perspectives nouvelles et hybrides pour les questionnements géographiques. *Hannah* et *Schlottman* plaident pour que certains aspects de la géographie germanophone bénéficient de plus d'hospitalité dans le système hégémonique de la géographie anglophone, car ils contribueraient à enrichir tout autant qu'à "provincialiser" l'anglais.

Remerciements

Nous souhaitons remercier chaleureusement tout.e.s les auteur.e.s pour leur participation à ce numéro thématique ainsi que les évaluateurs/trices et l'équipe d'*ACME* qui ont participé à la réalisation de ce numéro thématique. Nous souhaitons exprimer notre reconnaissance à la revue *ACME* qui, bien qu'internationale, ne se contente pas de publier des contributions anglophones. Jörg Mose et Philippe Kersting, qui ont organisé avec nous le panel „Babel-crisis – Critique through translation?“ pendant l'ICCG à Francfort-sur-le-Main en 2011 sont également chaleureusement remerciés.

References

- Aalbers, Manuel B. 2004. Creative destruction through the Anglo-American hegemony: a non-Anglo-American view on publications, referees and language. *Area* 36 (3): 319–322.
- Bernhard, Thomas. 1986. cité in *Zeitschrift für Kulturaustausch* 4, 563.
- Best, Ulrich. 2009. The invented periphery: constructing Europe in debates about “Anglo hegemony” in geography. *Social Geography* 4, 83-91.
- Bhatti, Anil. 1997. Zum Verhältnis von Sprache, Übersetzung und Kolonialismus am Beispiel Indiens. In, Horst Turk & Anil Bhatti (eds.): *Kulturelle Identität. Deutsch-indische Kulturkontakte in Literatur, Religion und Politik*. Berlin: Schmidt, 3-19.
- Bochmann, Klaus. 201. *Sprachpolitik in der Romania*. Berlin, New York: De Gruyter.

- Derrida, Jacques et Anne Dufourmantelle. 2000. *Of Hospitality*. Stanford: Stanford University Press.
- Desbiens, Caroline et Susan Ruddick. 2006. Speaking of geography: language, power, and the spaces of Anglo-Saxon 'hegemony'. *Environment and Planning D: Society and Space* 24, 1-8.
- Desbiens, Caroline. 2002. Speaking in Tongues, Making Geographies. *Environment and Planning D: Society and Space* 2, 1.
- Filep, Bela. 2009. Interview and translation strategies: coping with multilingual settings and data. *Social Geography* 4, 59-70.
- Fleck, Ludwik. 1980. *Entstehung und Entwicklung einer Wissenschaftlichen Tatsache: Einführung in die Lehre vom Denkstil und Denkkollektiv*. Frankfurt am Main: Suhrkamp.
- Frow, John. 1995. *Cultural Studies and Cultural Value*. Oxford: Oxford University Press.
- Garcia-Ramon, Maria-Dolores. 2003. Globalization and international geography: the questions of languages and scholarly traditions. *Progress in Human Geography* 27 (1), 1-5.
- Garcia-Ramon, Maria-Dolores. 2003. Globalization and international geography: the questions of languages and scholarly traditions. *Progress in Human Geography* 27 (1): 1-5.
- Gregson, Nick, Kirsten Simonsen et Dina Vaiou. 2003. Writing (across) Europe. On Writing Spaces and Writing Practices. *European Urban and Regional Studies* 10 (1), 5-22.
- Gutiérrez, Javier et Pedro Lopez-Nieva. 2001. Are international journal of human geography really international? *Progress in Human Geography* 25 (1): 53-69.
- Harris, Chauncy D. 2001. English as an International Language in Geography: Development and Limitations. *Geographical Review* 91 (4), 675-689.
- Houssay-Holzschuch, Myriam et Olivier Milhaud. 2013. Geography after Babel – a view from the French province. *Geographica Helvetica* 68 (1): 51-55.
- Husseini de Araújo, Shadia. 2011. *Jenseits vom „Kampf der Kulturen“*. *Imaginative Geographien des Eigenen und des Anderen in arabischen Printmedien*. Bielefeld: Transcript.
- Husseini, Shadia. 2009. Die Macht der Übersetzung – Konzeptionelle Überlegungen zur Übersetzung als politische Praktik am Beispiel kulturgeographischer Forschung im arabischen Sprachraum. *Social Geography* 4, 71-81.
- Iser, Wolfgang. 1994. On Translatability. *Surfaces* 4, 5-13.

- Johnston, Ron, et James D. Sidaway. 2004. The trans-Atlantic connection: 'Anglo-American' geography reconsidered. *GeoJournal* (59): 15-22.
- Kitchin, Rob. 2005. Commentary: Disrupting and destabilizing Anglo-American and English-language hegemony in Geography. *Social & Cultural Geography* 6 (1): 1-15.
- Laclau, Ernesto et Chantal Mouffe. 1985. *Hegemony and socialist strategy: towards a radical democratic politics*. London: Verso.
- Mendizàbal i Riera, Enric. 1999. Algunes reflexions sobre la (nova) geografia cultural des de la perifèria. *Documents d'Anàlisi Geogràfica* 34, 119-132.
- Milhaud, Olivier. 2005. Les géographes parlent-ils tous du même monde? Les réseaux intellectuels: hégémonie anglo-américaine et vision du monde. Actes du Festival International de Géographie de Saint-Dié. Online: http://archives-fig-st-die.cndp.fr/actes/actes_2005/milhaud/article.htm (29.08.2012).
- Minca, Claudio. 2000. Venetian geographical praxis. *Environment and Planning D: Society and Space* 18, 285-9.
- Moraes, Antonio Carlos Robert. 2002a. *Ideologias Geográficas*. São Paulo: Hucitec/Annablume,
- Moraes, Antonio Carlos Robert. 2002b. *A Gênese da Geografia Moderna*. São Paulo: Hucitec/Annablume.
- Moraes, Antonio Carlos Robert. 2003. *Geografia: pequena história crítica*. São Paulo: Annablume.
- Moreira, Ruy. 2008. *O pensamento geográfico brasileiro*, 1-3. São Paulo: Contexto.
- Müller, Martin. 2007. What's in a word? Problematizing translation between languages. *Area* 39 (2), 206-213.t
- Münch, Richard. 2011. *Akademischer Kapitalismus. Über die politische Ökonomie der Hochschulreform*. Berlin: Suhrkamp.
- Paasi, Anssi. 2005. Globalisation, academic capitalism, and the uneven geographies of international journal publishing spaces. *Environment and Planning A* 37, 769-89.
- Ribeiro, António S. 2004. The reason of borders or a border reason? Translation as a metaphor for our times. *Eurozine* 8. Online: <http://www.eurozine.com/pdf/2004-01-08-ribeiro-en.pdf> (01.12.2012)
- Rodríguez-Pose, Andrés. 2006. Is there an 'Anglo-American' domination in human geography? And, is it bad? *Environment and Planning A* 38, 603-610.
- Sidaway, James D. 2008. The Geography of Political Geography. *The Sage Handbook of Political Geography*, ed. Kevin R. Cox, Murray Low and

- Jennifer Robinson, 41–55. London, Thousand Oaks, New Delhi, Singapore: SAGE Publications.
- Simon, Gerd. 1989. *Sprachpflege im „Dritten Reich“*. In, Konrad Ehlich (ed.): *Sprache im Faschismus*. Frankfurt am Main: Suhrkamp, 58-81.
- Simonsen, Kirsten. 2004. Differential spaces of critical geography. *Geoforum* 35 (5), 525-528.
- Singaravélou, Pierre. (ed.). 2008. *L'empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation XIXe-XXe siècle*. Paris: Belin.
- Steinbach, Almut. 2009. *Sprachpolitik im Britischen Empire*. Oldenbourg Wissenschaftsverlag, München.
- Timár, Judit. 2004. More than 'Anglo-American', it is 'Western': hegemony in geography from a Hungarian perspective. *Geoforum* 35 (5), 533-538.
- Toury, Gideon. 1982. A Rationale for Descriptive Translation Studies. *Dispositio* 7, 22-39.
- Tymoczko, Maria et Edwin Gentzler. 2002. *Translation and Power*. Amherst: University of Massachusetts Press.
- Venuti, Lawrence. 2003. *The Scandals of Translation: Towards an Ethics of Difference*. London: Routledge.
- Venuti, Lawrence. 2008. *The Translator's Invisibility: A History of Translation*. London: Routledge.